



↑ Le livre d'image de Jean-Luc Godard (2018) projeté à Ramallah

Jean-Luc Godard, jusqu'en Palestine

PAR MARC MERCIER

093

**L'Histoire n'est qu'un enchevêtrement
d'effondrements et de soulèvements,
de destructions et de créations, de
meurtres et de naissances, d'obscurité
et de lumière...**

Les arts qui survivent à leur époque sont ceux qui agissent dans l'entre-deux, à l'endroit tumultueux du « et ». Ils sont dans l'œil du cyclone. Ils sont ce va-et-vient entre le noble et l'ignoble, la séduction et l'horreur, les astres et les désastres, le désir et son interdiction. Ce « et » est au cœur du film que Jean-Luc Godard réalisa avec Anne-Marie Miéville en 1974, *Ici et ailleurs*. Ici, c'est chez nous, un pays qui regarde passer les révolutions à travers la lucarne de la télévision, qui détourne le regard du corps des travailleurs immigrés en provenance de ses anciennes colonies. Ailleurs, c'est le peuple palestinien qui lutte contre l'occupation israélienne, qui reçoit sur la tête du napalm

(1970) dans un camp de réfugiés en Jordanie. D'ici on recouvre du linceul de nos idéologies la réalité de cet ailleurs, de la vie des femmes et des hommes qui ont encore un rêve, celui d'une nation laïque et indépendante. Entre les deux, il y a un écran, pas celui qui permettrait de voir et d'écouter, mais celui qui voile la réalité. Quand Godard (alias groupe Dziga Vertov) tourne en 1970 le film *Jusqu'à la victoire*, il ne se rendait pas compte qu'il passait à côté de la réalité. Ils sont rares les artistes qui quatre ans plus tard sont déjà en mesure de critiquer leur œuvre, de reconnaître qu'il n'y avait pas de rapport entre son film et cette vérité qu'il entendait saisir et transmettre. Alors, il s'est mis à sa table de travail-montage (avec Anne-Marie Miéville) et a cherché le rapport entre cet ici « et » cet ailleurs.

Quand en 2009, j'ai participé à la fondation du premier festival d'art vidéo en Palestine, /si:n/, j'avais cette histoire en tête. Je voulais me situer à cet endroit du « et », chercher des rapports possibles entre la vie des Palestiniens, leurs combats, leur quotidien, leurs créations artistiques « et » le reste du monde. Lors de discussions avec des Palestiniens, je me suis vite rendu compte de l'aura qu'avait chez eux Jean-Luc Godard. Ils en parlaient comme d'un ami intime. Je rêvais de son retour ici, dans cet ailleurs, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

Un matin de l'année 2018, peu après la diffusion de son dernier film *Le livre d'image* au Festival de Cannes, j'entends sur France Culture Nicole Brenez parler du film avec l'enthousiasme et la rigueur qui la caractérisent. Elle explique notamment que sa diffusion ne suivra pas les chemins traditionnels qui conduisent aux salles de cinéma. Ne le montreront que ceux qui ont du désir pour ce film. Il aurait fallu me voir dans ma cuisine, tout excité, comme une *toupié qui tourne* (en russe *dziga vertov*, le pseudonyme de David Abelevitch Kaufman). Je rédige illico presto un courrier pour Jean-Luc Godard que Nicole transmettra, dans lequel je dis connaître un peuple qui aura du désir de voir ce film, que je peux, avec la complicité de la Qattan Foundation, le montrer à Ramallah et à Gaza dans le cadre du sixième festival /si:n/, puis à Marseille (Instants vidéo). *Le Livre d'image* sera alors trois fois un film d'ouverture(s). Godard accepta aussitôt et, grâce au très grand professionnalisme de ses deux assistants, Fabrice Aragno et Jean-Paul Battaglia, et à un sous-titrage en arabe pris en charge par la Qattan Foundation, mon plus cher désir allait pouvoir se réaliser en septembre 2019.

Les deux projections palestiniennes furent très singulières : à Ramallah, une salle somptueuse dotée d'un équipement technique de haut niveau ; à Gaza avec les moyens du bord, les gens assis par terre. À chaque fois, un public les yeux et les oreilles écarquillés, disponible pour vivre une véritable immersion dans un déluge d'images et de sons vertigineux. Des phrases ont trouvé ici un écho retentissant : *le « monde arabe » dont tout le monde parle, mais que personne n'écoute... il doit y avoir une révolution...*

Et puis, il y a cet index pointé vers le zénith que l'on retrouve deux fois dans *Le livre d'image*, une fois par Bécassine, une autre fois par un saint. Celui-ci est un prélèvement du dernier tableau de Léonard de Vinci, *Saint Jean-Baptiste* (1513/16). Personnage à l'allure androgyne qui semble nous narguer ou nous séduire avec un regard et un sourire énigmatiques. Il nous faudrait sortir du cadre par le haut pour apercevoir ce



↑ Le livre d'image de Jean-Luc Godard (2018) projeté à Ramallah → Histoire(s) du cinéma de Jean-Luc Godard (1988-1998)



que le doigt désigne. Peut-être cet horizon *déshabité* de l'être dont aucune image ne peut rendre compte. Cette image de la Renaissance peut-elle être une adresse à notre monde contemporain ? Nous qui sommes condamnés à errer dans une profusion de signes qui saturent notre regard. Nous qui ne souhaitons ni voir ni rien savoir de ces femmes et de ces hommes qui vivent dans un pays qui n'existe pas malgré toutes les résolutions de l'ONU. Cependant, à y regarder de plus près, nous nous apercevons que cet être mi-féminin, mi-masculin est vêtu d'une peau de panthère, attribut de Bacchus, le dieu du vin et de l'ivresse. Et voici que soudain la mort fraie avec la vie, l'ignorance hypocrite avec le gai savoir. Cet index indique l'enjeu d'un art et d'une vie à inventer. *Un ardent espoir*, dit Godard.

Ce n'est pas tout. J'ai proposé à Godard de s'adresser aux Palestiniens avant la projection d'une manière ou d'une autre. Juste avant mon envol pour la Palestine, j'ai reçu un court métrage intitulé *Sang titre*. Un léger remaniement de *Dans le noir du temps* (2002), dans lequel nous avons pu entendre une phrase qui à elle seule résume l'attitude de ce peuple : *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni davantage de réussir pour persévérer*. Un mois plus tard, ces deux films furent montrés à Marseille en présence de Leïla Shahid (déléguée générale de l'Autorité palestinienne de 1994 à 2005), qui prit le temps de raconter ses souvenirs de Godard lors du tournage de son film *Jusqu'à la victoire* en 1970, interrompu par le tristement célèbre Septembre noir. Notamment l'histoire de cette caméra vidéo que Godard a pu acheter avec l'argent de la Ligue arabe. Fidèle à ses convictions maoïstes de l'époque, il donna ce matériel aux combattants afin qu'ils puissent documenter et analyser la situation collectivement et dans l'urgence. Ce don rendit furieux les ambassadeurs de la Ligue.

Pour célébrer les noces des trois villes méditerranéennes (Ramallah, Gaza et Marseille) qui accueillirent *Le livre d'image*, j'ai lu ce poème avant chaque projection :
(Avant le livre. Avant l'image)

Il y a
Marseille, Ramallah et Gaza. Trois villes
qui parfois s'effondrent,
qui toujours se soulèvent, malgré tout.

Il y a
Le livre d'image.

Il y a
Jean-Luc Godard qui veut
que son film ne soit montré
que par des gens qui ont du désir pour ce film.
Connaissez-vous un endroit au monde
où des femmes et des hommes sont en mesure d'accueillir avec joie une œuvre
qui murmure :

*Et même si rien ne devait être comme
nous l'avions espéré,
cela ne changerait rien à nos espérances,*

elles resteraient une utopie nécessaire...

Il y a Gaza et Ramallah, bien sûr.

Il y a aussi Marseille.

Marseille,

c'est un peu la Palestine de la France.

En 1794, elle a dit *Non*

au Pouvoir central,

les Jacobins lui ôtèrent son nom.

Ville-sans-Nom, Villes sans Pays, il faut tisser ces trois cités

si précieuses

Ramallah, Gaza et Marseille, d'un fil(m) d'or.

Et ce sera *Le livre d'image*,

un fil(m) cousu main

car *la vraie condition de l'homme*, entend-on,

c'est penser avec ses mains,

un fil(m) non pas tourné par... mais tourné vers

le « monde arabe »

dont tout le monde parle, mais que personne n'écoute.

Godard aussi est Palestinien. On parle beaucoup de lui. Peu écoutent ses paroles.

Peu regardent ses images.

Il y a le festival /si:n/ en septembre.

Il y a les Instants vidéo en novembre.

Il faut soigner ses ouvertures (de festival)

dans un monde qui vénère les murs et les bénéfices

qu'il en tire.

Il y aura pour cela *Le livre d'image* qui sera projeté vers l'avenir depuis

Ramallah,

Gaza,

et Marseille.

Trois fois le printemps en automne. Ici et ailleurs.

Bien sûr,

la guerre est là,

dans le film comme hors du film.

Il y a des écrans numériques partout qui diffusent

des images aveugles

qui nous disent : « Circulez dans vos geôles,

il n'y a rien à voir. »

Il y a tout de même des êtres qui lèvent le doigt

pour dire quelque chose, pour montrer quelque chose, pour sentir d'où vient la brise

du désir.

Tout le monde regarde le doigt, alors qu'on nous montre le monde.

Il doit y avoir une révolution. En souffrance, un ardent espoir.